

Laurent Vidal

# LES HOMMES LENTS

Résister à la modernité  
XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle

**Champs** essais

© Flammarion, 2020.

© Flammarion, 2022, pour cette édition en « Champs »

ISBN : 978-2-0802-7742-8

*À Isabel, qui m'a guidé sur le chemin  
des hommes lents*

*& in memoriam*

*À André Dussargues et Jean Duvignaud,  
au commencement et au recommencement.*



## Préface à l'édition de poche

En janvier 2020, l'Organisation mondiale de la santé déclarait une urgence de santé publique internationale face à la propagation d'un nouveau coronavirus, qu'elle allait bientôt requalifier de pandémie (le 11 mars). Dans l'urgence, les gouvernements des principaux pays du globe instaurent des mesures de confinement pour leurs populations : fin mars 2020, plus de 3,4 milliards d'habitants de la planète<sup>1</sup> faisaient l'expérience simultanée d'un ralentissement de leur vie sociale et individuelle.

Cet essai s'empare justement de la question des rythmes sociaux. Il met en lumière l'existence

---

1. CheckNews *Libération* (31 mars 2020) : « Covid-19 : combien de personnes sont confinées dans le monde ? », [https://www.liberation.fr/checknews/2020/03/31/covid-19-combien-de-personnes-sont-confinées-dans-le-monde\\_1783626/](https://www.liberation.fr/checknews/2020/03/31/covid-19-combien-de-personnes-sont-confinées-dans-le-monde_1783626/)

d'une trame rythmique, qui prend place aux débuts de la modernité classique, autour de la rencontre d'un discours religieux (qui associe la lenteur à la paresse, considérée comme un péché capital) et d'un discours économique (qui valorise la promptitude dans les échanges et la production). À l'heure de la mise au travail des sociétés, mots et images se rejoignent pour imposer la domination de la vitesse comme symbole d'efficacité sociale et de modernité accomplie. *A contrario*, les capacités rythmiques des plus fragiles sont pointées du doigt : indolents, paresseux, lambins, traînants – en somme, tous les *lents* sont condamnés ! Par la suite, les révolutions industrielles puis numériques, imposant les principes de l'accélération et de l'instantanéité comme normes sociales, ne feront que confirmer la prégnance de cette trame rythmique.

Une trame si puissante que l'on peut en mesurer l'efficacité encore aujourd'hui. À titre d'exemple, citons le sort réservé à cet agent de propreté, licencié suite à la diffusion d'une photo le montrant en train de faire la sieste, à même la rue, durant sa pause. Car cette image, révélée par la presse en janvier 2020, résonne, dans l'imaginaire occidental, comme un lointain écho à l'iconographie médiévale

du pays de Cocagne, image matricielle du refus du travail, où des hommes allongés attendent mollement que les mets tombent tout cuits du ciel. Postée sur les réseaux sociaux, la photo était accompagnée de ce commentaire : « Voilà à quoi servent les impôts des Parisiens, à payer les agents de propreté à *roupiller*. » Le verbe *roupiller*, un verbe intransitif (donc d'inaction), fait justement écho à cet imaginaire : il désigne comme inefficace le *roupilleur*, l'homme endormi. Son étymologie renvoie à la *roupille*, une sorte de manteau ample (dans le monde espagnol) dans lequel on s'emmitouflait pour sommeiller, et dont l'origine gothique (*raupa*) signifie « chiffon, guenilles ». Autrement dit, cet homme surpris en train de roupiller, c'est-à-dire de ne rien faire, ne pouvait être qu'un gueux et un fainéant. Son attitude étant alors perçue comme une menace à l'équilibre d'ensemble de la société. Et l'obsession de l'efficacité continue : « Comment motiver un fainéant au bureau ? » s'interroge la page « Décideurs » du *Figaro* en février 2020, avant de livrer les recettes de quatre coachs pour « “réveiller” un collaborateur qui ne fait rien ». Ces deux exemples, puisés parmi tant d'autres dans l'actualité des mois de janvier et février 2020, indiquent combien la ronde des mots dépréciatifs

gravitant autour de la lenteur corsète avec toujours autant d'efficience les plus fragiles.

Nous en étions donc là lorsqu'un virus, déferlant à l'échelle d'une planète globalisée, est venu percuter cette trame rythmique que l'on croyait inaltérable, imposant à nos sociétés un changement de rythme brutal, en ouvrant sur la temporalité ralentie du confinement.

La langue allemande utilise une métaphore pour évoquer le ralenti – *zeitlupe* – qui signifie « effet de loupe » ou « loupe temporelle ». Il y a un peu plus d'un siècle de cela, Walter Benjamin notait, à propos du cinéma, que le ralenti fait au temps ce que le gros plan fait à l'espace<sup>1</sup> : il l'ouvre, il l'élargit, il le donne à voir autrement, en ses menus détails auxquels on ne prête pas attention en temps normal. Et c'est précisément ce que le ralentissement imposé par la succession des confinements nous a permis de voir, interrogeant notre capacité à habiter le temps et à faire du lien avec des allures multiples. Dès lors, il importe de constater la dimension « révélationnaire » de cette pandémie selon le néologisme de Paul Virilio : en mettant un coup d'arrêt brutal

---

1. Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (version de 1939).

au processus d'accélération, elle a révélé l'articulation rythmique qui sous-tend notre modèle sociétal.

Car cette domination sociale de la vitesse (ou plutôt de l'accélération) à l'exclusion de tout autre rythme nous a légué un monde abîmé. Combien de destructions et de stigmatisations ont été nécessaires pour imposer la domination quasi exclusive d'un rythme devenu frénétique ? Colonisations, esclavages, exploitations des ressources, autant d'entreprises balisant le chemin de la destruction mécanique et rationnelle des écosystèmes humains et naturels ; un chemin dont nos sociétés subissent aujourd'hui l'un des derniers avatars, avec la pandémie de Covid-19. Le lien n'est, en effet, pas dû au hasard : en 2016, un rapport du Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) a souligné que 75 % de toutes les maladies infectieuses émergentes chez l'être humain sont des zoonoses, à savoir des maladies opportunistes étroitement liées à la santé des écosystèmes. Autrement dit : propagation des virus et crise écologique sont liées. Or la crise écologique actuelle est aussi le fruit de l'accélération des perturbations anthropiques sur la planète Terre, que les climatologues Will Stephen et Paul Crutzen, ainsi que l'historien John McNeill, ont appelé en

2007 la « Grande accélération » pour insister sur la dimension rythmique de ce phénomène à l'ère de l'anthropocène<sup>1</sup>.

\*

Pour nous avoir mis en confinement (temporaire) du virus de la promptitude, cette pandémie nous oblige. Elle nous oblige à penser ce qui arrive, nous invitant notamment à repenser les dimensions rythmiques qui fondent historiquement la mesure de l'efficacité sociale depuis les débuts des Temps modernes. Lors de ses premières interventions télévisées, le président Macron a certes mobilisé un lexique belliqueux pour décrire la lutte à entreprendre contre un « ennemi invisible, insaisissable », évoquant une course de vitesse, à laquelle participent les laboratoires de recherche médicale, les industries pharmaceutiques, les entreprises de transport, ainsi que les institutions sanitaires étatiques. Mais, en ce qui concerne le soin à apporter aux personnes

---

1. Will Steffen, Paul Crutzen, John McNeill, « The Anthropocene: Are Humans Now Overwhelming the Great Forces of Nature? », *Ambio*, Royal Swedish Academy of Sciences, vol. 36, n° 8, déc. 2007, p. 614.

atteintes par le virus, il a tenu à préciser que « dans cette guerre, il y a en première ligne l'ensemble de nos soignants », et que nombre d'autres travailleurs présents sur site pendant le confinement font partie de la « deuxième ligne » : salariés agricoles, maraîchers, caissiers, manutentionnaires, bouchers-charcutiers, boulangers, aides à domicile, agents de sécurité, agents d'entretien, ouvriers des travaux publics, conducteurs, etc. Ne s'agit-il pas d'une description possible des *hommes lents* d'aujourd'hui ? Emmanuel Macron en a convenu, actant dans son allocution du 13 avril 2020 que le pays « tient tout entier sur des femmes et des hommes que nos économies reconnaissent et rémunèrent si mal », et promettant pour l'avenir de « donner toute sa force » aux termes de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, selon lesquels « les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ».

Certes, il ne faudrait pas pécher par excès de naïveté et considérer que de tels propos annoncent la fin des discriminations sociales par le rythme. Toutefois, puisque « les faits sont sonores, mais [qu']entre les faits, il y a un murmure » (Clarice Lispector), il nous faut considérer que le travail des *hommes lents* en temps de pandémie relève de ce murmure. Dans ces temps

majeurs de la sonore catastrophe sanitaire, nous avons pu prendre la mesure de la façon dont nos vies ont dépendu de gestes mineurs, formant ensemble le murmure de la pandémie. D'où la dimension révélationnaire de ce moment : ce bloc social de la deuxième ligne, que l'on a pu estimer en France à près de 4,6 millions de travailleurs, constitue le *back office* de nos sociétés contemporaines. Invisible socialement, il n'a d'autre vocation que de servir et d'œuvrer à l'épanouissement de l'autre partie de la société<sup>1</sup>. Les confinements successifs ont montré combien les activités des travailleurs manuels ne pouvaient être dématérialisées et mises en « distanciel », à la différence de celles des employés et cadres de bureau. Ce sont alors les *hommes lents* qui se sont retrouvés en mouvement, permettant au reste de la population de demeurer assignée à domicile, sans possibilité de déplacement. Cette inversion aussi paradoxale que temporaire a simplement permis de jeter une lumière autre sur les nouvelles modalités des partitions sociales et rythmiques à l'œuvre aujourd'hui.

---

1. Denis Maillard, « L'improbable reconnaissance du "back office" de la société », Fondation Jean Jaurès, 21 avril 2020.

Mais déjà, alors que l'on commence à entrevoir une sortie de la pandémie, les appels s'enchaînent : il faut se mobiliser, il faut travailler, il faut reconstruire. Quitte à oublier ? Faut-il rentrer à bon port tel Ulysse cherchant le retour à Ithaque, comme pour refermer la parenthèse, ou faut-il endosser la responsabilité d'Énée, parti refonder Troie ? Ne serait-ce pas justement à la refondation de la trame rythmique de nos vies post-modernes qu'il nous faut travailler ? Souvenons-nous : au sortir de la Seconde Guerre mondiale, à contre-courant de la relance économique qui remettait au centre du jeu social l'énergie d'entreprendre, Gaston Bachelard développait une philosophie du repos, puisque « le repos est une vibration heureuse ». Il invitait ainsi chacun, malgré le ton comminatoire des discours sur la nécessaire reprise de la vie économique, à se ménager des plages de temps pour son propre ressourcement. Penseur de la durée et de l'instant, philosophe de la rythmanalyse, Bachelard avait pris la mesure de la manière dont la plasticité de la matière temporelle permettait, pour peu qu'on le désire, d'ouvrir le temps, en accueillant d'autres expériences rythmiques que celles liées aux seules contraintes de la vie sociale.

Il est peut-être encore tôt, mais peut-on imaginer que les *hommes lents*, par les nombreuses ruses sociales qu'ils ont su créer et déployer au fil de l'histoire, montrent les voies contemporaines d'une telle émancipation ? N'ont-ils point pris la mesure, parfois au prix de leur vie, de la façon dont cette trame rythmique peut agir comme un corset ? Leur inactualité – au sens où Nietzsche entendait le mot inactuel, c'est-à-dire intempestif et créateur, libre en somme – consiste justement à revendiquer le droit à d'autres rythmes. Ne pas céder au diktat d'un temps encadré par de seuls impératifs d'efficacité, et expérimenter, tels « des rêveurs perplexes et lents » (Eugenio De Signoribus), une extension des domaines du possible de la vie, tel pourrait être le chemin ouvert par les *hommes lents* d'aujourd'hui.

« Sommes-nous voués à n'être que des débuts de poèmes ? » s'interrogeait René Char...

Laurent Vidal, décembre 2022

## Bien nommés Temps modernes

La scène est connue : debout derrière une chaîne de montage, Charlot s'applique à serrer les boulons qui passent avec régularité devant lui ; il s'applique d'autant plus que le geste comme la cadence ne lui sont pas familiers : une démangeaison ou une mouche insistante peuvent facilement perturber la constance nécessaire du geste.

Bien nommés *Temps modernes*, qui ont érigé la domination de la vitesse en modèle de vertu sociale.

*Modernes*, ceux qui savent tenir le rythme, accompagner la cadence.

*Modernes*, les prompts, les efficaces.

Voici bientôt Charlot avalé par les rouages de cette mécanique implacable qui le dévore avant de finalement le recracher, hébété. Peut-être parce qu'il a compris de l'intérieur le fonctionnement de la machine-monstre, ses gestes paraissent à cet

exact moment échapper à l'efficacité nécessaire à laquelle ils étaient jusqu'alors soumis. Serrant un nez ou un bouton de jupe, le corps léger et comme libéré, il semble atteindre une forme poétique de grâce ou de libération.

Le propos de cet essai tient tout entier dans cette scène et son dénouement inattendu.

## La force est du côté des *lents*

Toujours en bonne place au panthéon de la modernité occidentale, la vitesse ne cesse de fasciner. En témoignent nombre de traités de philosophie ou d'ouvrages de sociologie et d'histoire, sans oublier les romans, la peinture, la photographie...

Nul besoin de tout compulsurer dans les moindres détails pour se rendre compte que cet enchantement de la vitesse ne valorise, la plupart du temps, que ceux qui ont la capacité de s'adapter à son rythme soutenu quand ce n'est pas de le dominer – comme si la rapidité induisait nécessairement la puissance sociale. Dès lors, tel un reflet inversé, s'impose l'association entre lenteur et fragilité sociale.

Or, et je fais miens ici les propos du géographe brésilien Milton Santos, je prétends qu'il faut à l'inverse faire le pari que « la force est du côté des

“lents”<sup>1</sup> », des laissés-pour-compte du processus d’accélération de la vie sociale.

Les *lents* ! Une métaphore et une intuition poétique.

L’on pourrait dire alors avec le poète Aimé Césaire : *lents* « ceux qui n’ont jamais su dompter la vapeur ni l’électricité<sup>2</sup> ».

S’agit-il d’une tare irrémédiable ? Non, nous dit le poète dont le chant invite à dépasser l’*a priori* d’une inadaptation fondamentale des *lents* au monde moderne :

Eia pour ceux qui n’ont jamais rien inventé  
 pour ceux qui n’ont jamais rien exploré  
 pour ceux qui n’ont jamais rien dompté  
 mais ils s’abandonnent, saisis, à l’essence de toute  
 chose  
 ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement  
 de toute chose  
 insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du  
 monde  
 véritablement les fils aînés du monde

Cet apparent paradoxe est au cœur de cet essai. D’un côté un monde moderne qui associe rapidité et puissance pour discriminer l’inefficacité sociale ; de l’autre, puisque « les hommes “lents” finissent par être plus rapides dans la découverte

du monde<sup>3</sup> », la subversion de ce corset métaphorique. Ne doivent-ils pas en effet, pour survivre, composer avec cette trame rythmique, et donc en comprendre, même intuitivement, les ressorts ? C'est cette capacité intellectuelle et créatrice à faire avec le rythme dont je me propose de prendre la mesure.

Je rends grâce au poète et remercie le géographe pour avoir posé les premières pierres sur le chemin des *hommes lents*. Mais l'affût de leurs traces rythmiques doit me mener encore plus loin.



## La lenteur comme accident

En 1356, le chancelier Guillaume Molinier rédige *Les Fleurs du gai savoir*. Ce traité de poétique, de rhétorique et de grammaire est destiné aux troubadours désireux de préparer des compositions nouvelles en langue romane. Molinier n'hésite pas, dans son introduction, à les inviter à « puiser à ces lois d'amour ; car ici est la fontaine de la *gaie science de trouver* <sup>1</sup> ». Parmi les diverses règles et recommandations compilées, on trouve la définition suivante : « L'adjectif signifie accident quand il démontre la propriété de la chose ; comme *corps noir, bonne vertu, neige blanche* <sup>2</sup>. »

En serait-il de même pour les *hommes lents* ?

De toute évidence, Molinier reprend la définition de l'accident proposée par Aristote dans sa *Métaphysique* : « Ce qui appartient à une chose comme telle, sans être un des caractères distinctifs

de son essence <sup>3</sup>. » Ainsi la lenteur, propriété accidentelle des *hommes lents*, ne relèverait pas d'un constat d'ordre structurel mais bien plutôt d'une appréciation circonstancielle.

Or l'on sait aussi que l'accident (*accidens*) signifie « ce qui arrive », ce qui rompt l'ordinaire des jours, un événement donc, ensemble composite fait de « transformations silencieuses » et de « ruptures sonores <sup>4</sup> ». Mais de quel événement la « lenteur » des *hommes lents* serait-elle le résultat ?

Je forme ici l'hypothèse qu'il trouve sa source dans une double rupture : d'abord, le passage dans une double rupture : d'abord, le passage d'un monde médiéval à un monde moderne, dont on fait traditionnellement remonter les prémisses au XV<sup>e</sup> siècle. À l'époque médiévale la « rythmique chrétienne <sup>5</sup> » scandait les temps forts de la vie sociale (travail, devoirs religieux, fêtes...). Cet encadrement temporel renvoie bien souvent ce qui échappe à son contrôle à de l'inactivité, qui est ensuite disqualifiée comme de la paresse. L'avènement des Temps modernes est marqué alors par une « naturalisation <sup>6</sup> » de ces rythmes, à savoir l'oubli de leur origine à l'heure de leur diffusion dans les moindres pratiques sociales, ce qui leur confère en quelque sorte une nouvelle légitimité. Ensuite, et c'est la seconde rupture, la sensation d'une accélération de la vie

s'impose progressivement avec ce qu'il est convenu d'appeler la modernité industrielle. Impulsé depuis les usines, les ports et les grands centres industriels et commerciaux, ce rythme se diffuse peu à peu à toutes les sphères de la vie sociale. Et ce mouvement s'accompagne d'une forme de dépréciation de ceux qui ne sont pas en phase avec son intensité, le subissant plutôt que le contrôlant. Ces deux ruptures accolent aux hommes lents un double vice : la paresse et l'inefficacité.

Toutefois, l'événement ne se réduit pas seulement à ce qui arrive : c'est aussi, pour reprendre les termes de l'historien Pierre Laborie, « ce qui advient à ce qui est advenu <sup>7</sup> », invitation à dévoiler les imaginaires que construisent les événements et qui perdurent bien après eux. C'est ici l'imaginaire de la lenteur comme qualité sociale discriminante qui doit être interrogé – sa genèse comme son déploiement dans le temps. Or les imaginaires sociaux permettent de comprendre la façon dont les sociétés se perçoivent, s'organisent et se projettent dans l'avenir : « Ils produisent et instituent le social plus qu'ils ne le reflètent <sup>8</sup>. » Et s'il en était de même pour la lenteur, notamment à l'heure du grand basculement dans l'ordre industriel, quand la classification sociale devient

aussi, pour ne pas dire avant tout, une affaire de rythme ?

Mais allons plus loin, en suivant l'invitation poétique d'Édouard Glissant : « De l'Événement à l'Expression quelle est la marge ? Le premier te précipite dans ce champ sans limite où le cri est un recul [...]. L'autre te reprend du plus bas, et c'est le voyage de la parole qui reforme<sup>9</sup>. »

De la lenteur décrétée, pour classer et déprécier l'autre, à la lenteur revendiquée, comme décalage ou pas de côté : et si cette lenteur pouvait être le support pour une autre forme de rapport au monde ? C'est justement ce sur quoi Milton Santos et Aimé Césaire attireraient notre attention.

\*

Peu à peu, les termes de la quête prennent forme. La quête plus que l'enquête, car c'est un chemin (*hodos*) et non une méthode (*methodos*) qu'il me faut suivre, à l'affût des aspérités qui affleurent de manière discontinue. Cette quête, où l'historien doit accepter l'audace d'une pensée poétique, suppose tout à la fois un éveil et une témérité pour identifier puis briser les structures

données sans prétendre en retour formuler une structure nouvelle.

Il s'agira donc d'abord de retracer la généalogie d'un accident : l'attribution à certains individus ou groupes sociaux, dès l'aube de la modernité, d'une qualité discriminante – la lenteur. Et puisque « d'emblée une parole altère, provoque altérité <sup>10</sup> », désigner l'autre comme *lent* n'est pas anodin <sup>11</sup>. On pourra m'objecter que la figure sociale des *hommes lents* n'est jamais explicitement formalisée : c'est justement parce qu'elle constitue, selon les mots de Jean Duvignaud, le « sous-texte de l'existence quotidienne <sup>12</sup> », un sous-texte construit à grand renfort d'adjectifs disqualifiants qui tissent la trame d'un imaginaire de l'exclusion. Les *hommes lents* constituent donc un impensé des travaux sur la fragilité sociale durant cette vaste période appelée la modernité. C'est cet impensé qu'il faut remettre en question en considérant que le rythme peut, lui aussi, fonder des découpages sociaux.

Mais une telle quête ne pourrait toutefois être complète si elle se contentait simplement d'enregistrer une sismographie des temps forts de cette association entre lenteur et discrimination sociale : il faut déborder ce constat et envisager la *lenteur* comme une subversion possible de la

cadence rapide imposée par le rythme des échanges et du travail – un projet, en somme, de résistance ou de ré-existence, où les *lents* chercheraient, à tâtons, par des ruptures de rythmes, la voie d'une autre existence possible.

Au terme de cette quête, il faudra toutefois accepter que demeure une part d'ombre : c'est dans ce jeu d'ombres et de lumières que les *hommes lents* nous requièrent.

## Le prisme de la « lente lecture »

Une dernière précaution méthodologique s'impose. Et c'est Friedrich Nietzsche qui m'en offre la formulation la plus subtile : « Nous sommes tous deux des amis du lento, moi et mon livre. On n'a pas été philologue en vain [...] ce qui veut dire professeur de lente lecture <sup>1</sup>. »

C'est en faisant le choix de la lente lecture, cette « connaissance d'orfèvre appliquée au mot », que je me propose de remonter la trace des *hommes lents*.

« Avec des doigts et des yeux subtils » (Nietzsche, toujours !), il faudra être attentif aux mots, mais à tous les mots.

Les mots produits par les pouvoirs de tous ordres, qui assignent des places et des rôles, comme ceux de la poésie des humbles, qui libèrent

ou du moins cherchent à ouvrir les voies du possible. La mise en garde de Victor Klemperer méritera alors d'être pleinement assumée : « Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir<sup>2</sup>. » Et pour prendre la pleine mesure de leur puissance, il ne faudra pas hésiter à les lire « à rebrousse-poil<sup>3</sup> », en passant sous la peau des mots, à rebours des intentions de ceux qui les ont produits. Déchiffrer les mots qui disent la discrimination en termes rythmiques permettra d'accéder à un univers qui rarement affleure à la superficie de la vie sociale. C'est là que l'invitation de Marc Bloch prendra tout son sens : « Ce qu'il y a de plus profond en histoire pourrait bien être aussi ce qu'il y a de plus sûr<sup>4</sup>. »

« Avec des doigts et des yeux subtils », il faudra être attentif aux images, car les images entourent, à la manière du langage, même si les mots ne peuvent jamais entièrement les recouvrir.

Les images qui pénètrent le cœur même de la vie, induisant des comportements et des attitudes, et participant de l'invention d'imaginaires ; mais aussi les images qui stagnent, en attente, comme

une réserve qu'un mot ou un geste parfois éveillent.

Entre mots et images adviendront les *hommes lents*.



I

GÉNÉALOGIE  
D'UNE DISCRIMINATION SOCIALE